

Urgences



Urgence

Jean-Pierre Balpe

Number 22, January 1989

Octet

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/025501ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/025501ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Urgences

ISSN

0226-9554 (print)

1927-3924 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Balpe, J.-P. (1989). Urgence. *Urgences*, (22), 9–14.
<https://doi.org/10.7202/025501ar>

URGENCE

Jean-Pierre Balpe

La nouvelle qui suit est écrite avec le logiciel **ROMAN** (réalisation KAOS, diffusion Nathan). Au départ, j'ai demandé au logiciel de produire des paragraphes parlant de neige (parce que je vois le Canada en blanc et que c'est un symbole primaire de la page blanche), d'attente, d'hésitation ou d'inquiétude (pour des raisons tout aussi peu évidentes) et de train: montée dans le train, descente du train, voyage en train, etc... (peut-être à cause de la distance qui nous sépare).

À partir de là, je dispose d'un matériau textuel représentant 95% du texte ci-dessous, avec une cohérence déjà installée et des associations mettant en place une cohésion textuelle qui commence à s'imposer. Il ne reste plus qu'à utiliser l'éternel «couper, coller, déplacer, modifier» — plus ou moins automatiquement — du traitement de texte intégré pour achever le texte.

Il faut cependant préciser que si le logiciel ROMAN est en grande partie l'auteur de cette nouvelle, je suis l'auteur du logiciel ROMAN et que je me réserve le droit absolu de corriger les productions de ma production... Enfin, ROMAN travaille avec des bases de données empruntant des items à divers auteurs. Pour cette nouvelle, ont été mis à contribution involontaire, dans l'ordre alphabétique: Jorge Amado, Jean-Pierre Balpe, André Brink, Yashushi Inoué, Guy de Maupassant, Joyce Carol Oates, Georges Perec, Isaac Bashevis Singer, Stendhal, Sigrid Unset, Jules Verne, Virginia Woolf, Emile Zola, Stefan Zweig... Que chacun y reconnaisse les siens.

Pour autant, j'affirme que cette nouvelle m'appartient et je signe:

Jean-Pierre BALPE

Urgence

Si vous ne prenez pas vous-même tout au sérieux, personne ne le fera. C'est la réalité, il s'y passe des choses ignobles, et cela fait pour ainsi dire du bien... C'est comme une crevasse pourpre dans le gris du jour.

Depuis le matin, la neige était tombée avec abondance. Campagne et village faisaient une grande couette blanche. Le ciel, d'un gris de plomb, menaçait encore. À six heures, l'heure convenue, Claude a frappé à sa porte; elle s'est ouverte aussitôt. Ils ont quitté la maison sans se retourner, marché jusqu'à la gare de Kurelik, Sutton courant devant, jouant, poussant des cris comme si tout était normal. Melbury Road était bordée de voitures, de familiales, de breaks bourrés de victuailles. Les réverbères étaient allumés. Ils allaient bras dessus, bras dessous, traversant les rues au milieu des rires, au milieu des voitures, sans peur d'être écrasés. De rares guirlandes quadrillaient les rues. Portant une lettre, Florent les trouva par hasard à la gare. Il vint au-devant d'elle avec empressement. Cette rencontre inattendue lui était effroyablement désagréable. Elle était toute tremblante, la poitrine tellement contractée qu'elle ne put parvenir à prononcer la moindre parole. Un train direct était prêt à partir. Lisa, Claude et l'enfant n'eurent que le temps de se précipiter dans un wagon. Florent les y suivit.

Florent montre le siège à sa jeune femme. Elle s'assied sans une parole, n'expliquant rien. Elle s'assied sur la banquette, se mettant à l'aise. Ils se regardent, se taisent. Ne peuvent tour à tour s'ignorer. Ils s'installent pourtant comme si de rien n'était. Délicate et dédaigneuse, son instinct de bonheur naturel fait que, la plupart du temps, elle n'accorde que peu d'attention aux actions de ceux au milieu desquels le hasard l'a jetée. Qui savent que la place d'une femme mariée est à la maison, à faire le ménage. C'est pour elle une vie de torture continuelle. Chez eux les livres, le jardinage, la maison, n'arrivent pas à remplir, d'un bout de l'année à l'autre, la monotonie des jours sans fin, seulement rompue par les soirées de bridge de Florent. Pourquoi s'enfermer derrière des pierres? La vie signifie liberté et refus. L'éloignement qu'elle a pour ce qu'à Kurelik on appelle de la joie, lui a valu la réputation d'être très fière. Tout le monde y connaît tout le monde et sait tout ce qui concerne tout le monde. On ne peut permettre à quiconque de faire une exception pour soi. De tout cela elle tire l'idée bien arrêtée qu'il n'y a pas de refuge, pas de toit, pas d'abri, pas de cachette. On commence à jaser à son sujet, on la plaisante sur l'amant qu'elle doit avoir. Se

sentant née pour toutes les délicatesses et tous les luxes, elle souffre sans cesse. Mais toute souffrance est lâche: Lisa recule devant la puissance du vouloir-vivre, ancré plus fortement dans sa chair que toute la passion de la mort ne l'est dans son esprit. Elle sait se changer en pierre; réduire sa pensée au silence, ne rien voir sans fermer les yeux. Garder les choses séparées, distinctes. Les définir par leurs différences plutôt que par ce qu'elles ont en commun mène à la schizophrénie, à l'effondrement du cerveau essayant de maintenir ses distinctions. Muette et torturée, elle s'appuie contre la cloison, les deux mains sur son coeur. Il gèle à pierre fendre. Le vent se déchaîne avec une violence effrayante. Parfois, des bandes d'oiseaux sauvages s'enlèvent d'un seul vol. Les éléments déchaînés ne peuvent être combattus que par d'autres éléments. Elle se sait impuissante à lutter. Ce qui arrive est une chose horrible, un blasphème contre la vie elle-même. À cause de la neige, les bruits sont mous et cotonneux. Pourtant, de temps à autre, un coup de sifflet strident de locomotive taille à vif le silence. Le froid pique vivement malgré le calme absolu de l'atmosphère. Florent ferme les yeux, boit coup sur coup quatre verres d'eau-de-vie. Demain elle saura se décider.

Depuis le matin, la neige est tombée en abondance. Le ciel, d'un gris de plomb, menace toujours. Les voitures communiquant par des passerelles, les voyageurs circulent d'une extrémité à l'autre du convoi. Juste en bordure du wagon, au pied de la voiture, en trois emplacements différents, un homme plutôt jeune, dessine à la craie sur le trottoir une sorte de coeur à l'intérieur duquel s'ébauche une manière de point d'interrogation. Lisa attend. La neige recommence à tomber. Claude et Florent attendent aussi. Elle n'a pas fait un mouvement pour descendre du wagon. Ils ne bougent pas non plus. Tous deux demeurent impassibles. Parce qu'ils sont aussi ce qu'ils ne sont pas, les autres apportent la preuve de nos limites, nos faiblesses, nos insuffisances. La cohue se rapproche et reflue sur les premières marches. Le mécanicien siffle, le train se met en branle. Part à l'heure réglementaire. Bientôt il disparaît, mêlant sa fumée blanche au tourbillon des neiges. L'homme sur le quai agite son chapeau aussi longtemps qu'il peut distinguer, comme autant de points blancs mobiles, les mouchoirs des passagers.

Une heure après le départ du train, la neige tombe encore. L'enfant assis, parle peu. Il va bientôt être vingt-deux heures. On sent, pour ainsi dire, que le train tout entier ne pèse plus sur les rails. La vitesse mange l'angoisse. Claude a toujours fait preuve d'un grand courage mais son coeur se serre. Il cherche ce qu'il doit

dire, ne trouve rien. On cause peu dans le wagon. D'ailleurs, le sommeil va bientôt gagner les voyageurs. Florent tousse. L'humidité le pénètre, il se serre plus étroitement dans son cachez-nez. Il est repris d'une toux opiniâtre. Se trouble comme un musicien qui a perdu le ton. Claude surpris, tourne le tête pour ne pas être indiscret. Lisa tressaille, se retourne. Tout son être a tremblé, vibré, défailli. L'enfant attend, il lève les yeux sur elle. Florent hausse les épaules, comme pour dire que cela est bien ennuyeux. De temps à autre, il semble croire que c'est pure imagination que leur malheur. Lisa est pâle, avec un visage douloureux et crispé. Elle comprend l'inquiétude inconnue dont il souffre. La nuit s'avance. Elle se donne toutes sortes de raisons, qui la poussent à partir. Rien ne lui plaît plus, ni dans la vie réelle, ni dans l'imagination. Florent ferme les yeux. Il boit coup sur coup quatre verres d'eau-de-vie. Excédé de fatigue, il s'endort profondément. Sutton qui a huit ans s'est agenouillé sur le sol. Il échafaude une tour de cubes dont l'ambition n'a d'égale que la fragilité. De temps à autre, un coup de sifflet strident de locomotive tranche brutalement le silence. En raison de la neige tous les sons semblent alanguis.

Il y a un store jaune sale. Une affiche qui représente des oiseaux stylisés. Un tout petit guéridon verni porte un yucca aux feuilles d'un vert poussiéreux. Un steward jette de la sciure sur le sol. Ils sont brisés de fatigue, pâles de faim, n'ayant rien pris depuis le départ. L'atmosphère est imprégnée d'angoisse. Une petite fille enfille des perles pour en faire un collier. Claude semble attendre. Il a connu deux sortes de gens dans sa vie: ceux nés pour dominer, ceux nés pour être esclaves. Chacun est la condition d'existence de l'autre. Dans le compartiment, les voyageurs sont visiblement mal à l'aise. Presque personne ne bouge. Claude a conscience du lieu et de l'heure. Il doit faire vite. Il ne trouve rien. Hoche la tête. Ne dit rien. Attend. Un homme privé de son libre arbitre est semblable à un mort. Sur la cloison, l'affiche représente de pauvres oiseaux très stylisés. Lisa commence à perdre confiance. Claude regarde sa montre. Lève les yeux. Un homme de quarante-cinq ans environ portant un loden vert et des lunettes d'écaille, l'air sérieusement absorbé lit le Quotidien de l'Économie. Il a le visage blafard et ridé, comme s'il manquait de santé. Les cours de la bourse semblent le préoccuper. La conversation, peu passionnée, tourne autour de sujets universitaires. On parle de confiance dans le texte. Un autre passager, silencieux, immobile, feuillette un numéro de Pariscope portant sur sa couverture une photographie d'Alfred Hitchcock. Avec son étroit visage décharné, il est à moitié défiguré et porte, à l'emplacement du nez, un emplâtre maintenu par une cordelette. Un ouvrier passe, très grand, veste courte, casquette bleue et

bottes basses. Ses oreilles ont la blancheur des os, ses paupières sont plissées comme si, derrière elles, les prunelles étaient desséchées. Autour de sa gorge est visible la trace brune bleuâtre qu'a laissée une corde. Sur la cloison, deux photographies; l'une représente un homme à dents blanches, l'autre une femme dotée d'une abondante chevelure. Lisa est tout à fait consciente de son malheur. Son éducation fut faite par la douleur. C'est pour y échapper qu'elle a commis cette folie. Comment s'y prendre pour, à l'intérieur de l'aspect exclusif et désespéré de l'amour, faire sentir le poids de la violence qui l'entoure? Où trouver ailleurs cette âme toujours sincère, qui jamais n'agit «avec prudence», qui se livre tout entière à l'impression du moment, qui ne demande qu'à être entraînée par quelque objet nouveau? Elle rêve de funérailles, de monstres, de sorciers, de lépreux. L'amour est le texte qu'elle aimerait écrire. Le réel et l'imaginaire ne peuvent être séparés. Ils forment un seul hymen, un tissu, ils sont l'un et l'autre le supplément et le substitut de l'autre. Le temps s'étire, long et ennuyeux. Toute souffrance est lâche. L'avenir ne lui réserve plus rien, le présent est constamment pénible. Tout le monde se tourne vers elle, elle se déplace, telle une jeune reine, toute alourdie de ses robes rituelles, perplexe, désolée, incertaine de son chemin. Le froid mouille jusqu'aux os. Le train s'est presque complètement vidé. La neige est toujours là, on ne voit pas d'étoiles. Comme des poissons asphyxiés dans une eau boueuse, des formes surgissent parfois du brouillard de flocons: le tronc noueux d'un arbre, un rocher usé, un buisson humide. Autour d'eux s'étend l'obscurité sans fin; dans la faible lueur du wagon, ils sont tapis comme des enfants dans le ventre d'une mère. Le train est arrêté devant un signal rouge qui ferme la voie. Elle comprend que la mort les guette tous trois. Le moment est venu. Elle se lève brusquement. Sort du compartiment. Sort. L'hiver est toujours là.

La neige a cessé de tomber. Une lune timide perce entre les nuages, touche à peine l'horizon. Le verglas change la campagne en miroir. Un froid très aigu se propage à travers l'atmosphère. Ses dents claquent, ses doigts et ses orteils bleuissent. La rivière lui jette à la face un souffle glacial. Sans un regard en arrière, elle avance vers les taillis. Écoute le bruissement de ses pas sur la neige. La cloche sonne. Une nuit engourdie se termine. Derrière elle, le train se remet en route. Elle marche dans le noir de la neige.

MÉMOIRE VIVE

Les événements de civilisation sont des mutations d'écriture. En l'an 1000, l'irruption du zéro dans l'écriture numérique constitue la grande secousse de la civilisation chrétienne. Le moine Gerber rapporte d'Espagne le symbole du «rien du tout» et du même coup l'écriture de position. Les romains cryptaient leurs nombres, nous les écrivons. L'écriture opératoire est une architecture de cases... L'an 2000 amène une nouvelle mutation: nos algorithmes brisent l'écriture linéaire des données et réclament d'autres structures de voisinage: des architectures de cases en lignes parallèles, en damiers, en spirales, en étoiles, en arborescences, en pyramides... Des formes multiples d'écriture surgissent sortant les données de l'informe: c'est l'informatique.

Pierre Rosenstiehl, 6, p. 56